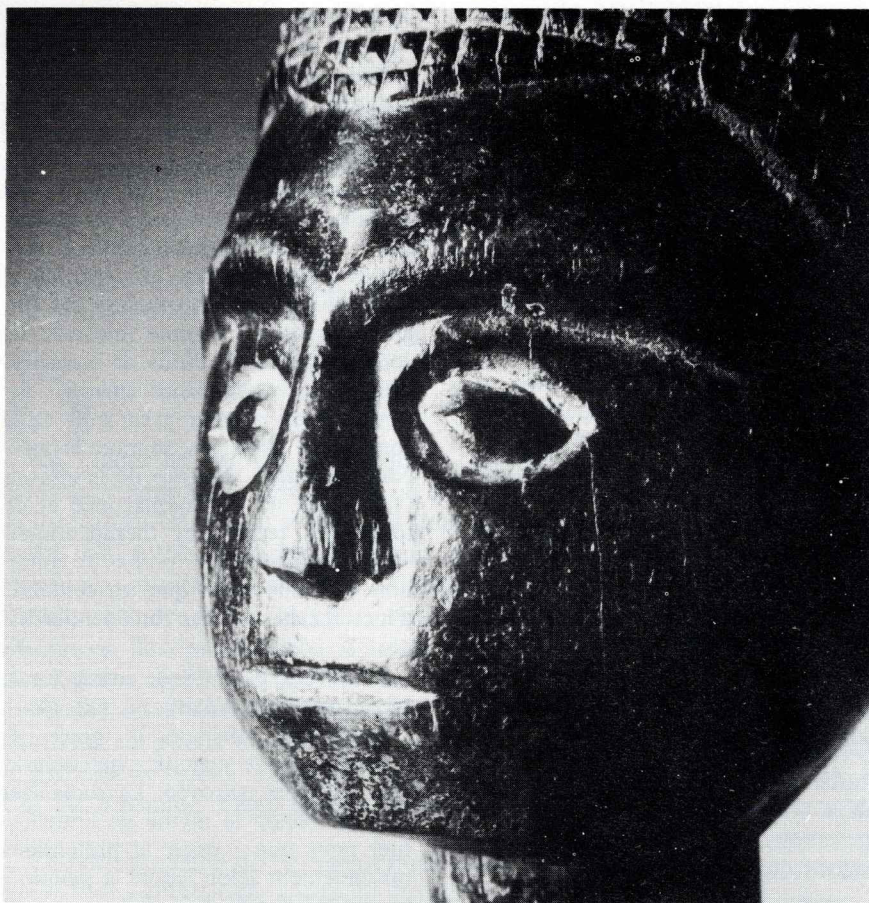




BERNARD DADIÉ
Les Jambes du fils de Dieu
 Paris-Abidjan Ceda - Hatier,
 1980

A 64 ans, Bernard Dadié qui s'est illustré avec une multitude d'œuvres littéraires dans des genres aussi variés que la poésie, le théâtre, la chronique, le roman, continue de donner la preuve qu'il reste un écrivain de talent à la plume intarissable. **Commandant Taurault et ses nègres** (1) et **les Jambes du fils de Dieu** (1), sont les deux dernières livraisons qui viennent en 1980 compléter et enrichir la liste déjà longue des productions de l'écrivain ivoirien.

La quinzaine de nouvelles que B. Dadié a regroupées sous le titre assez énigmatique « les Jambes du fils de Dieu » sont loin de constituer une œuvre triste, même si dans l'ensemble ces nouvelles se rapportent à une période et à des situations historiques qui furent assez tragiques pour les peuples africains. **Les Jambes du fils de Dieu** se présente comme une œuvre de souvenirs qui projette un éclairage édifiant sur le vécu africain de la colonisation. Les titres que porte cha-

que nouvelle ne sont en fait que des prétextes (lorsqu'ils ne sont pas tout simplement trompeurs comme « l'Aveu au jugement dernier »), des prétextes sous lesquels B. Dadié accumule le plus grand nombre possible de souvenirs qui lui sont restés de cette époque coloniale qu'il a lui-même connue, vécue, et dont il est en quelque sorte le produit. Avec l'humour et l'ironie que finit par apporter le recul du temps, B. Dadié a su présenter dans tous ces aspects et avec une rare sérénité la vie sociale en Afrique et la mentalité de ses contemporains sous la domination française. C'est précisément dans cette sérénité que réside l'intérêt de ce recueil dont le thème en soi n'est pas nouveau puisqu'il a été pendant longtemps l'une des constantes de la jeune littérature africaine.

Le nouvel éclairage que projette Dadié sur cette période coloniale révo-lue (?) permet de comprendre la complexité et les incertitudes de l'Afrique des Indépendances envers laquelle l'auteur ne cache d'ailleurs pas sa profonde déception : « Aujourd'hui, l'Afrique suit, docile ; elle imite, elle regrette ses valeurs, ses richesses comme si elles l'étouffaient. Elle applaudit même lorsque les « super-

grands », tels des vautours, fondent sur un pays pour sauver leurs morts, protéger leurs citoyens, prendre ou reprendre une crique située à des milliers de milles marins de leur rivage, mais considérée comme le cordon ombilical de leur économie » (p. 155). Si l'écrivain ivoirien est déçu, il n'est ni surpris ni désenchanté, lui qui a vu, au plus fort des affres du colonialisme des nègres pousser « le mimétisme si loin qu'ils marchaient comme certains blancs, adoptant pour parler l'accent marseillais, bordelais, alsacien » ; lui qui se souvient que ce sont les Africains eux-mêmes qui à l'époque regardaient « de travers les Européens qui vantaient les richesses de la culture africaine » (p. 24), et aussi que l'oppression coloniale n'a été possible que parce qu'il s'est trouvé des Nègres aussi vils que stupides comme le « brigadier-chef Mamadou Tassouman » (2) pour épauler et consolider le pouvoir colonial.

Si B. Dadié dénonce la complicité et les responsabilités des Noirs eux-mêmes, il n'innocente pas pour autant les exactions des colons à cette époque où, « lorsqu'on trouvait un Nègre détenteur d'un billet de mille francs, la police se saisissait de lui, puis téléphonait à tous les Européens (...) pour savoir si l'un d'eux n'avait point perdu de l'argent ou été volé ou cambriolé » (p. 69) ; à cette époque aussi où « des Blancs tuaient et étaient acquittés ; des forestiers incendiaient des villages entiers et étaient acquittés ; des boys, des cuisiniers, pour des bagatelles, ligotés avec des fils de fer, mouraient atteints de gangrène, les tortionnaires étaient acquittés » (p. 44). Il n'est jusqu'à l'aliénation spirituelle et à la mystification religieuse des missionnaires que B. Dadié ne stigmatise en peignant le zèle et la ferveur intéressés de ces nègres endoctrinés et persuadés que « le dimanche est le jour où les prières directement montent au ciel avec les fumées de l'encens et les douces harmonies des cantiques » (p. 73).

Il va sans dire qu'à travers toutes ces évocations se retrouve le talent confirmé de B. Dadié, une remarquable maîtrise de l'écriture et d'une langue française que l'auteur n'hésite pas au besoin à enrichir de certains idiomes propres aux langues de son terroir.

Jean-Norbert VIGNONDE

(1) Abidjan, Ceda 1980.

(2) Personnage de la nouvelle « la Folie de Mamadou Tassouman », p. 79-89.



J.-M. ADIAFFI

La Carte d'identité

Paris, Hatier, coll. Monde Noir poche, 1980

Avec la **Carte d'identité**, le jeune écrivain ivoirien J.-M. Adiaffi inaugure un nouveau style et une nouvelle forme du roman africain. Cette œuvre, qui se situe entre le symbolisme et le fantastique, repose dans le fond sur une thématique déjà ancienne, la quête de l'identité culturelle et la volonté d'une authentique libération nationale.

Ce jour-là, les événements se sont tant accélérés que le héros Méléoudouma, perdit sa liberté avant de savoir de quoi il était accusé. La fierté, la dignité dont il honorait son rang de prince royal n'excitent que davantage le zèle des anciens combattants sanguinaires aux chéchias rouges qui savent mieux que le commandant blanc que « ces indigènes-là ne comprennent que la chicotte ». Malgré la torture, Méléoudouma conserve la dignité de sa noblesse : « Enfin, vous défonchez ma porte, vous vous introduisez chez moi sans crier gare. Vous me mettez les fers aux pieds, les menottes aux poignets. Vous me battez comme un sac de riz. Après cela, il faut que j'obéisse. Que je me taise. Que je ne

cherche pas à comprendre... » La pertinence dont fait preuve Méléoudouma au cours de la discussion que son arrestation injustifiée l'amène à engager avec le commandant blanc ne désarme nullement M. Lapidé ; car il a besoin de croire et de faire croire, pour justifier sa mission civilisatrice, que « les Noirs sont des sauvages, des primitifs sans histoire, sans culture, sans civilisation. De grands enfants paresseux, fainéants, stupides... »

Après plusieurs jours de torture, au cours desquels il perd d'ailleurs la vue sous les exactions de ses bourreaux, Méléoudouma est mis en liberté provisoire de sept jours au terme desquels il doit retrouver et rapporter sa carte d'identité, s'il ne veut pas perdre à tout jamais sa liberté. Mais ce sursis survient en pleine semaine sainte Agni et le lecteur peut suivre tout au long de ces sept jours Méléoudouma recherchant tous azimuts sa carte d'identité. Certes, il ne la retrouvera pas, mais la recherche lui aura permis de reprendre conscience de sa propre identité et de mieux affirmer sa personnalité, ce qui lui vaudra les considérations et les excuses du commandant blanc.

A travers l'histoire de Méléoudouma, Adiaffi veut non seulement retracer l'aventure coloniale qui a aliéné le Noir africain, mais surtout révéler la signification profonde de ces indépendances qui « sont tombées sur l'Afrique comme une nuée de sauterelles ».

L'arrestation et la mutilation de Méléoudouma, symbole des affres de la colonisation, n'ont été possibles que grâce à la complicité et à la collaboration de certains Noirs, les « gardes-floco » que B. Dadié illustre bien dans **les Jambes du fils de Dieu** (Hatier 1980) à travers le curieux personnage de Mamadou Tassouman (p. 79). Pour Adiaffi, les indépendances perlées des années 60 ne sont en fait qu'un sursis, une liberté provisoire gracieusement octroyée par le colonisateur lui-même. Il appartient au Noir africain de s'en emparer pour retrouver sa dignité bafouée, son identité perdue, et ainsi de s'imposer à l'opresseur d'hier, ou alors de retourner définitivement sous la domination étrangère. C'est, écrit Adiaffi, « une question de vie ou de mort ».

« Aussi tranchante que l'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes. »

Pour arriver à cette libération effective qui permet à Méléoudouma de rede-

venir Méléoudouma à la fin de sa recherche — « Méléoudouma veut être Méléoudouma » — les colonisés d'hier doivent refaire l'itinéraire de la « semaine sainte Agni » et en recueillir les fruits : redécouverte et affirmation de l'esthétique et de l'art nègre (dimanche); réhabilitation des religions et des croyances authentiquement africaines (lundi); remise en cause de la langue française et promotion des langues africaines comme moyens de communication et outils de transmission de la connaissance (mardi); assumption de la métaphysique et de la conception africaines du monde (mercredi et jeudi); maîtrise de la science (vendredi), de la pharmacopée et de toutes les techniques thérapeutiques africaines (samedi). C'est à cette condition et à elle seule que les colonisés d'hier mériteront leur indépendance.

Dans cette gigantesque entreprise de reconstruction, Adiaffi ne fait pas à l'intellectuel africain la place de « mage » ou de « guide » que celui-ci s'est toujours octroyée. Le romancier ivoirien récuse le mythe de l'intellectuel pour que « cesse le prétentieux raisonnement selon lequel le peuple a besoin de ces faux savants qui n'ont qu'une idée : utiliser les diplômes acquis on ne sait comment pour impressionner, s'imposer, mieux exploiter la masse..., pour participer avec succès à tous les complots tramés dans l'ombre contre le peuple. Le peuple n'a besoin de personne : il se suffit à lui-même ».

La Carte d'identité, première œuvre de J.-M. Adiaffi, révèle déjà un talent sûr, plein d'originalité et de créativité, qui sait prendre le risque de quitter les sentiers battus pour explorer des dimensions nouvelles. **La Carte d'identité** n'est pour Adiaffi qu'un premier pas vers cette exploration et tout ce qu'on peut y trouver encore de conventionnel dans les formes vole en éclats dans **D'éclairs et de foudres** (Abidjan, Ceda, 1980), son deuxième livre, où l'esthétique repose sur « les seuls mots sans signification aucune de nos dictionnaires futurs sans racine ni préfixe ni suffixe sur nos cathédrales à forger par les architectes de l'audace les docteurs des langes sans bavoir au lavoir du village du peuple sur le trône de son destin ravi aux mains impures trop cupides pour des caresses d'amour prodiguées sans se presser durant pluie d'amour... » (p. 105).

Jean-Norbert VIGNONDE